

L'intérêt de ce texte dépasse de loin l'histoire locale. Il se situe sur le plan de l'histoire des mentalités et de la civilisation médiévale. Le texte de Galbert de Bruges est l'équivalent, mais soixante-dix ans avant celle-ci, de la *Chronique* de la IV^e Croisade par Robert de Cléry (à comparer au récit de Villehardouin. . .)

Un mot de l'édition. Elle est remarquable, tant par la richesse des illustrations que par la qualité des articles qui entourent l'excellente et très minutieuse traduction du professeur J. Gengoux de l'Université du Maine. Cette traduction française est la première traduction intégrale après celle de F. Guizo de 1825.

Le professeur R. Van Caenegem, de l'Université de Gand, a écrit une longue et merveilleuse introduction dans laquelle il situe les événements dans leur contexte historique européen et indique la signification de l'œuvre de Galbert pour notre connaissance du Moyen Âge. Cette introduction est en elle-même déjà une étude de qualité. Monsieur L. Devliegher, spécialiste de l'archéologie urbaine, nous donne un aperçu indispensable de la situation et de l'architecture des lieux où se déroulèrent le meurtre et le siège des meurtriers. Il nous démontre combien les indications et les descriptions de Galbert sont précises et confirmées par les fouilles archéologiques entreprises, il y a une vingtaine d'années, sous sa direction. Enfin, dans une brève notice, Monsieur A. Derolez apporte quelques éclaircissements concernant les illustrations du livre, qui sont toutes d'époque: miniatures, photos de monuments, sculptures, et bien sûr, nombre de fragments de cet autre document d'époque exceptionnel qu'est la tapisserie de la reine Mathilde de Bayeux.

Un seul regret: l'absence du texte original en latin, dont l'édition de 1891 par Henri Pirenne est devenue pratiquement introuvable de nos jours.

Luc Schepens, Brugge.

Galbert de Bruges, *Le Meurtre de Charles le Bon*. Traduit du latin par J. Gengoux. Iconographie établie par A. Derolez et L. Devliegher. Publié sous la direction et avec une introduction historique de R.C. Van Caenegem, Anvers, Fonds Mercator, 1978, 40, 274 p., III.

Charles Maurras et l'Action Française en Belgique.

Depuis 1960 Charles Maurras et l'Action Française connaissent un regain d'intérêt dans les milieux universitaires français et étrangers et même dans le grand public.

Jusqu'ici nous disposions principalement de l'ouvrage de base du professeur américain Eugen Weber, traduit en français et publié en 1964, de celui du savant allemand Ernst Nolte sur le fascis-

me (traduit et publié en 1970) et de l'ouvrage d'un belge, Paul Vandromme, *Maurras, L'église de l'Ordre* (publié en 1965). Vient s'y ajouter à présent une thèse de doctorat en histoire à l'Université catholique de Louvain (flamande) d'une densité et d'une richesse de documentation originale extraordinaire, dont nous venons de reproduire le titre en tête de ce compte rendu.

Dans son introduction, l'auteur situe Maurras et l'A.F. dans son contexte philosophique et politique français de 1898 à 1914. Ceci n'est qu'une synthèse de ce qui a déjà été écrit. Puis commence le travail personnel de l'auteur. Dans la première partie, il décrit les différentes tendances philosophiques françaises (nationalisme, traditionalisme, intégrisme, anti-révolutionnisme, etc.), et l'écho qu'elles trouvent en Belgique, où domine la nouvelle philosophie néoscholastique du futur cardinal Mercier. - Rappelons que la Belgique était une terre d'accueil et d'asile pour de nombreux religieux français. - Puis il étudie la situation politique dans les deux pays, qui est aussi favorable aux catholiques en Belgique que défavorable en France. Enfin il arrive à l'étude de la pénétration des idées de l'A.F. en Belgique et des réactions qu'elle y suscite aussi bien de la part des catholiques libéraux que des chrétiens-démocrates. Sa conclusion est que, contrairement à ce qu'écrit E. Weber, la pénétration de l'A.F. en Belgique avant 1914 est pratiquement nulle, exception faite de quelques milieux intellectuels restreints. La situation intérieure de la Belgique et sa position extérieure de neutralité obligatoire rendent la plupart des catholiques imperméables ou indifférents aux théories de l'A.F.

Dans la deuxième partie, l'auteur nous décrit comment les esprits évoluent en Belgique - et surtout parmi les nombreux intellectuels francophones belges exilés en France - pendant la première guerre mondiale. Pour la plupart d'entre eux, le séjour en France signifie la découverte de Maurras. Obligés à renoncer à la neutralité traditionnelle de la Belgique, décidés à venger une attaque odieuse qui a anéanti leur pays, ils se convertissent au nationalisme intégral qu'enseigne Maurras et rêvent expansion du territoire national, renforcement de l'autorité royale, et même une certaine forme de corporatisme qui n'ose pas encore dire son nom. En fait c'est déjà la réaction d'une bourgeoisie dominante jusqu'ici, qui sent que sa situation sociale et politique après la guerre ne sera plus ce qu'elle était avant. L'instauration du suffrage universel pur et simple paraît inévitabile, il y a des exigences socialistes auxquelles on ne pourra plus échapper et enfin, il y a le mouvement nationaliste flamand qui menace l'unité du parti catholique en Flandre.

Dans la troisième partie, l'auteur étudie l'effet des

nombreux bouleversements politiques qui se sont effectivement produits en Belgique après la guerre, sur la mentalité des catholiques francophones belges et comment ils ont recours aux théories de Maurras et de l'A.F. pour donner une apparence de cohésion et de profondeur idéologiques à leur attitude, qui est en fait un réflexe de défense devant la démocratisation inévitable de la vie politique. En même temps se produit parmi les jeunes intellectuels catholiques un réveil à la fois religieux, philosophique et politique, que la hiérarchie catholique essaie de canaliser par la création d'organisations d'encadrement (A.C.J.B. etc.), qui ne répondent qu'en partie aux aspirations des jeunes. Ainsi, par exemple, la plupart des mouvements de jeunesse restent obligatoirement en dehors de la politique, mais groupent des jeunes qui voudraient modifier le climat politique du pays.

Après avoir dressé la fiche signalétique des différents milieux A.F. à Louvain, Gand, Charleroi, Liège et surtout Bruxelles où ils disposent de deux hebdomadaires en vue: *Le Vingtième Siècle* de l'abbé R.G. Van den Hout, ainsi que de la tribune des «Grandes Conférences Catholiques», l'auteur énumère et analyse la longue série de déceptions qu'éprouvent les catholiques conservateurs. Sur le plan international, pas d'annexions des territoires appartenant «historiquement» à la Belgique (notamment le grand-duché de Luxembourg); à la Conférence de la paix, la Belgique est tolérée, parmi tant d'autres nations (le roi Albert obtiendra tout au plus un traitement de faveur pour son pays, en matière de dédommagement par l'Allemagne). Sur le plan intérieur, des concessions majeures à la classe ouvrière (reconnaissance du droit de grève, journée de travail de 8 heures) et surtout organisation sérieuse des travailleurs et même des travailleurs catholiques. Et par-dessus le marché, la constitution, en 1925, d'un gouvernement chrétien-démocrate - socialiste! Enfin il faut tenir compte des prétentions jugées dangereuses pour l'unité nationale des nationalistes flamands. Bref, la position dominante des catholiques conservateurs est menacée de tous les côtés, et pour se défendre ils ont recours aux théories maurrassiennes.

Defoort démontre clairement que si la bourgeoisie catholique belge n'a d'yeux et d'oreilles que pour Maurras, l'A.F. et ses prophètes, elle ne les adopte qu'en les adaptant à ses propres problèmes et ne s'en sert que pour justifier ses réflexes de défense. En exagérant, on pourrait dire qu'elle fait du maurrassisme sans Maurras et elle ne connaît de lui que ce que ses apologistes belges présentent comme sa théorie. Par contre, le système philosophique maurrassien contribue à radicaliser l'attitude des conservateurs belges.

Dans la quatrième partie, qui est sans doute la partie la plus intéressante pour le public français, Defoort décrit minutieusement, et à l'aide d'archives jusqu'ici inaccessibles, la naissance en Belgique et le développement en Belgique et en France de la grande querelle entre les catholiques libéraux et les chrétiens-démocrates d'une part, et l'A.F. de l'autre. Cette querelle aboutit à la condamnation de l'Action Française par le pape Pie XI. Le combat est mené en Belgique par quelques jésuites et un avocat F. Passelecq qui dispose des colonnes du journal *La Libre Belgique*. Mené d'abord apparemment sans grand succès, il prend une tout autre tournure quand quelques démocrates-chrétiens français viennent lui prêter main forte, et surtout quand quelques évêques français, qui jusqu'ici n'osaient pas attaquer l'A.F. de front, se jettent dans la lutte en se servant des publications belges. Dans cette partie, l'histoire philosophique et doctrinale fait place à une chronique minutieuse d'une lutte dans laquelle on s'affronte à coup de brochures, de contrevérités, d'accusations personnelles, le tout baignant dans un climat de mépris réciproque, parfois même de haine, de passion politique et surtout de dédain souverain pour la vérité.

Il est assez surprenant de constater que cette querelle se développe à partir d'un pays où l'A.F. semble la moins conforme aux théories maurrassiennes, et que c'est précisément dans cette forme altérée qu'elle est reprise en France, pour être sanctionnée à Rome. Defoort indique d'ailleurs que des motifs d'ordre politique, - le rétablissement des relations diplomatiques entre le Vatican et la République française -, ont joué un rôle à côté des motifs purement philosophiques ou religieux.

Dans ses conclusions générales, l'auteur explique le succès de l'A.F. en France et en Belgique, comme une réaction désespérée d'un grand nombre de conservateurs catholiques qui sont en rupture de la civilisation dans laquelle ils vivent. Il s'attarde également sur le rôle ultérieur que certains adeptes de l'A.F. ont joué dans les années trente en Belgique et il indique au passage - ce que nous démontront d'autres spécialistes de l'époque contemporaine en France et ailleurs - que l'équation Action Française = fascisme ou collaboration est inexacte. Un certain nombre de membres de l'A.F. en Belgique se retrouvent dix ans plus tard dans les rangs du parti catholique et même à la tête du gouvernement, d'autres se sont résolument tournés vers le fascisme, mais pour Defoort, un Léon Degrelle ne peut guère être considéré comme un «produit» de l'Action Française. Et tous les fascistes ne se sont pas retrouvés collaborateurs. Il y en a - ils sont rares, il est vrai - qui ont vigoureusement combattu le nazisme.

Le livre d'Eric Defoort est un livre extrêmement dense, mais extrêmement riche. Il a tout lu - on se demande quel document aurait pu échapper à ses investigations - mais surtout, il a tout compris. Il ne se contente pas de rendre public le matériau qu'il a découvert, mais il en fait la synthèse, l'incorpore dans la part déjà connue de l'épopée maurassienne en complétant celle-ci, la rectifiant et l'affinant au passage. En d'autres mots, il fait de l'historiographie au second degré. Il ne fait aucun doute qu'on ne pourra plus rien écrire de sérieux sur l'A.F. en France et forcément en Belgique, sans l'avoir consulté; et pas seulement sur l'A.F., mais également sur le nationalisme belge des années vingt et indirectement, à travers lui, sur le nationalisme flamand.

Si ce livre s'adresse en premier lieu à un public belge et nous apprend pas mal de choses sur des figures plus ou moins oubliées qui ont cependant joué un rôle important pendant l'entre-deux-guerres, le public français y apprendra tout autant sur pas mal d'opposants plutôt obscurs à Maurras.

Il est à espérer que ce livre, qui n'est actuellement publié qu'en néerlandais, sans index des noms de personnes ni index rerum - ce qui est infiniment regrettable -, puisse bientôt trouver le public francophone qu'il mérite, la traduction en français étant déjà disponible. - Avis aux éditeurs.

Luc Schepens, Brugge.

Defoort, Eric: *Charles Maurras en de Action Française in België*, Nijmegen, B. Gotmer, Brugge, Orion, 1978, 430 p.

La maison sur l'eau (Bert Peleman).

Dans la Collection bilingue de *La Renaissance du Livre*, à Bruxelles, est paru un nouveau recueil de traductions de poésie de Jeanne Buytaert. Cette fois il s'agit de poèmes de Bert Peleman, nom dont la présence dans cette collection suscite pour le moins une certaine surprise. Je ne veux guère insinuer qu'il n'y serait pas à sa place - éditeur et traducteur, surtout, doivent avoir la plus grande liberté dans la sélection de ce qu'ils désirent publier et traduire! -, mais il est un fait que Peleman, en tant que poète, est rarement mentionné dans les aperçus littéraires en Flandre, a fortiori aux Pays-Bas.

Bert Peleman, né en 1915, débuta avec des vers épiques au caractère exubérant, typiquement brabançon, terrestre, populaire et baroque. Par la suite, son style est devenu plus sobre et le contenu plus introverti, comme en témoigne le beau recueil *Bij zandloper en zeis* (1948 - Au près du sablier et de la faux), qui contient des poèmes de qualité tels que *Het afscheidsmal* (Le repas

d'adieu) et *Celnachten met de bruid* (Nuits de cellule avec la nouvelle mariée).

Le recueil *La maison sur l'eau* est introduit par René Verbeeck (cf. *Septentrion*, mai 1977, p. 89-90). «La force vitale», déclare l'introduit, «et la réminiscence d'un état primitif en union intime avec la nature sont également présentes» dans ce dernier recueil, comme dans toute l'œuvre précédente, mais elles ont abouti à «un univers métaphorique dont l'Escaut fournit les éléments...» Peleman s'est détourné des «cités ardentes» de la folle humanité et «la maison sur l'eau» est devenue son refuge.

«Son langage», ajoute Verbeeck, «est simple et aisé... Il n'éprouve pas le besoin de rechercher des effets poétiques dans des expérimentations de langage. Ses métaphores s'offrent à lui avec une naturelle abondance; il n'a qu'à prendre la peine de les cueillir, comme ce fut aussi le cas de Verhaeren et d'Hammenecker, ces deux autres envoutés par l'Escaut».

Il est évident que cette spontanéité, cette abondance naturelle précisément feront de la traduction de la poésie de Peleman un coup d'audace du premier degré. Les métaphores sans afféterie, mais ancrées dans le génie même de la langue néerlandaise, sont loin d'être la pierre d'achoppement la plus négligeable. Willy Courteaux, qui a traduit les œuvres complètes de Shakespeare en néerlandais, pouvait s'offrir le luxe d'appeler le dramaturge un poète généreux: «Il peut perdre une fortune entière de bijoux et rester riche pourtant...» Cela ne me semble nullement le cas de Peleman. Le moindre affaiblissement ôte toute plasticité à son vers pictural.

... al werd mijn staf tot scherpste speer...
... waaraan de steiger staat der dromen...

est tout autre chose que:

... et ma houlette et mon tourment...
... près de l'apponement des rêves...

Parfois Jeanne Buytaert réussit à rendre l'atmosphère du texte original, comme dans *Paix du Soir*. Parfois elle ne réussit pas, comme c'est le cas, à mon avis, dans *Silence vespéral dans l'arche*.

Mais évidemment, la traduction de poésie restera toujours une aventure hasardeuse et chaque réussite, même partielle, une raison de gratitude.

Jan DeLoof.

Bert Peleman: *La maison sur l'eau*. Traduit du néerlandais par Jeanne Buytaert. Introduction de René Verbeeck. Bruxelles, La Renaissance du Livre, Collection bilingue, 1977, 83 p.

L'étonnement (Hugo Claus).

Le poète néerlandais Hans Warren a qualifié De